

# POP'LAB



NUMÉRO 6

01 2008

jean-jacques birgé



L'étincelle

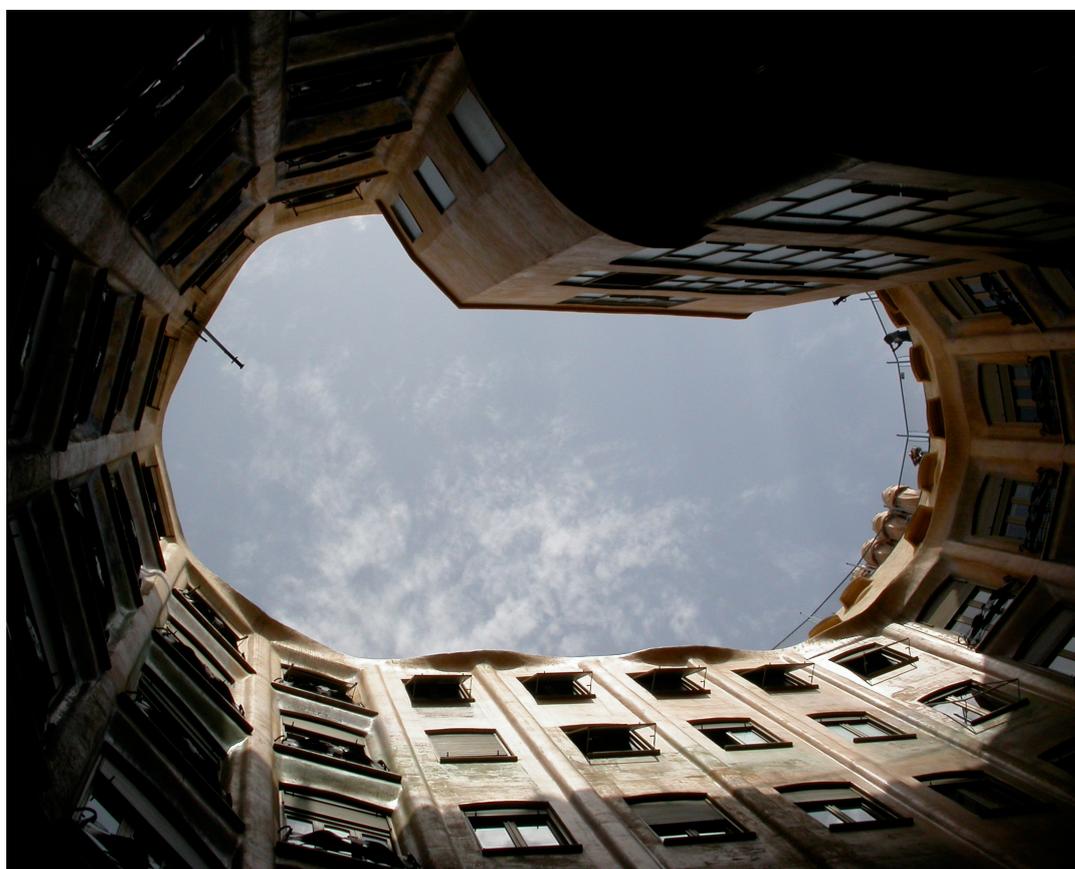
poptronics

Ce document en pdf contient des liens hypertextes qui renvoient à des sites où figurent des œuvres interactives, des films ou directement à des sons, fichiers mp3 d'archives numérisées pour l'occasion.

.....

*Ciel de Gaudi (ci-contre).*

*Toutes les photos sont de Jean-Jacques Birgé.*



Est-il possible d'analyser l'acte créateur ? Quelle alchimie procède à la naissance d'une œuvre ? Comment l'idée germe-t-elle ? Quelles sont les intentions qui la sous-tendent ? Comment en vient-on à reproduire éternellement les mêmes maladresses jusqu'à en faire son style ? Quand les bases en ont-elles été posées ? Pourquoi ces questions ? J'amorce un début de réponse en tentant de préserver avec naïveté l'authenticité de la démarche. Car, dans mon laboratoire, je n'ai d'autre choix que de jouer les cobayes, première personne du singulier oblige, pour revenir sur le passé sous la forme d'une analyse sauvage qui ne me laissera probablement pas indemne.

## Le cri primal

Site de la création avec Nicolas Clauss: <http://www.somnambules.net> (2003)



La première étincelle eut lieu à Paris le 5 novembre 1952. J'en garde un souvenir angoissant, des parallépipèdes rectangles prenant du

volume à chaque expiration jusqu'à m'engloutir totalement. Lutte contre le trou noir qui m'aspire. Impression de dilatation ou comme lorsque l'on joue avec une feuille de papier pliée en huit dont les rabats cachent des mots écrits que nos petits camarades tirent au sort. J'ai fini par comprendre l'origine de ces angoisses nocturnes, qui ne sortaient que les jours de fièvre, lorsque l'on baisse sa garde. Je ne pouvais les enrayer que par une douche glacée. Vingt ans que je n'ai plus ressenti l'une de ces crises. Somnambule, je courais aussi la nuit autour de la table de la salle à manger, les yeux fermés. Cela m'a servi du temps du lycée, lorsque je pratiquai l'hypnose et me livrai à maintes expériences sensorielles amusantes et fascinantes.

Enfant, je retournais mes jouets pour leur attribuer des vertus qu'ils ne possédaient pas à l'origine. Un garage devenait un château fort, un fauteuil un char romain, des bouts de tissu un déguisement. Je restais des heures à rêvasser les pieds posés sur mon bureau. Adolescent, j'inventais des jeux de société dont les plateaux occupaient la surface de ma chambre. Je ne crois pas avoir montré de disposition particulière pour quelque expression artistique que ce soit.

Notre appartement était envahi des toiles abstraites de ma tante Arlette Martin qui n'avait plus de place où les accrocher ni les stocker dans sa mansarde de la rue Rosa Bonheur. Le déséquilibre intentionnel de ses tableaux a certainement influencé mon travail. Elle ne les voit pas de cet œil-là. La question de l'abstraction s'est très tôt posée à moi. On me répondait que cela ne représentait rien,

qu'il ne fallait pas essayer d'y voir des ressemblances avec quoi que ce soit comme on fait avec les nuages lorsque l'on découvre parfois avec surprise des analogies avec des formes existantes. Je me suis, là encore, laissé aller à la rêverie.

J'ai beau travailler énormément, je passe beaucoup plus de temps à réfléchir qu'à agir. La feuille blanche est inconnue de mes services. J'enregistre lorsque je suis prêt. Le matin, il y a toujours une des piles virtuelles posées sur mon bureau qui me sourit. Je ne fais jamais de maquette ; ayant besoin d'y croire, je fabrique du définitif provisoire. Bon gars, je fais de bon cœur les corrections qui s'imposent. Je remets sans cesse l'ouvrage sur le métier, mais lorsque c'est terminé, je laisse de côté les regrets, l'œuvre ne m'appartient plus.

Comment se signale-t-elle ? Qu'est-ce qui m'a poussé à enregistrer mon premier morceau de musique ? Pourquoi n'ai-je conservé qu'une seule de mes sculptures ? Qu'est-ce qui m'a donné envie de faire du cinéma ? Comment l'interactivité s'est-elle révélée comme une suite logique de l'improvisation musicale ? Et surtout, comment germe une idée ? Sur quel terreau fleurit-elle ? J'ai toujours souhaité partager mon plaisir avec d'autres. La solitude ne m'intéresse que pour le néant, la contemplation, la mort. Vivre impose la rencontre, implique le collectif. Si j'ai commencé seul, je n'ai jamais joué solo. Des signes de piste avaient été tracés ça et là. Je n'aimais pas le monde comme il se présentait. Je n'ai eu de cesse d'en inventer de nouveaux.

## L'innocence

*J-J Birgé « En panne » (inédit, 1965, 4mn54, mp3)*  
*J-J Birgé « Délire n°2 » (inédit, 1968, 2mn20, mp3)*



Il était cinq heures du matin lorsque j'ai enregistré *En panne* pour pompes à vélo, voix et ondes courtes, avant de partir au lycée. Rien n'était préparé, ni prévu, cela s'est fait simplement. 1965, je n'avais pas treize ans. Qu'est-ce qui m'a pris ? Pas la moindre idée. Depuis, je n'ai été en panne devant aucune page blanche. Et si mon saut du lit avait constitué le vaccin de ma timidité ? J'ai également retrouvé mon premier morceau de piano sur le vieux droit à cadre en bois qui trônait dans la chambre de ma petite sœur. C'est elle qui apprenait la musique, pas moi. Elle m'avait enseigné quelques accords pour l'accompagner sur les chansons de *My Fair Lady*. Mon style est déjà affirmé dans ces quelques minutes improvisées sur le clavier et immortalisées sur le petit Radiola qui me servait à copier les chansons diffusées par *Salut les*

*copains* et le *Pop Club* de José Artur. Des boucles répétitives, lyriques, un peu romantiques, des rythmiques sautillantes à la Kurt Weill, pompes faciles à la main gauche.

Le style de chacun est déterminé très tôt, dès les premières manifestations de ce qui deviendra une œuvre. J'en prends à témoin toutes celles et ceux qui me liront et qui en ont fait ou feront l'expérience en fouillant leur mémoire. En ce qui me concerne, c'est étrange, mais j'ai longtemps pensé que j'avais commencé la musique à mon retour des Etats-Unis à l'automne 1968, après l'écoute de *We're Only In It For The Money* de Frank Zappa. Les souvenirs évoqués jusqu'ici ne peuvent donc appartenir qu'à une pré-histoire mise à jour par hasard, lors de fouilles archéologiques, en rampant dans mon grenier. La situation s'éclaire à la lumière de ces révélations. Mon cerveau s'embue et l'image devient floue. Je dois tout reprendre depuis le début.

Mais la remise à zéro du compteur ne s'impose-t-elle pas à chaque nouvelle œuvre ? Ces sempiternels nouveaux départs justifieraient que l'on recommence le même tour, malgré soi, et que le style s'affirme au fur et à mesure des répétitions.

## La ruse

*Birgé Gorgé « Crever » (1975, 2mn58, extrait de la réédition de « Défense de », mp3)*



Les oiseaux chantent à tue-tête. D'habitude, on n'est pas là pour les entendre. Il est très tôt, c'est encore un matin. Je me lève de plus en plus de bonne heure, avant que le téléphone ne commence à sonner et que la réalité reprenne ses droits. Dans un demi-sommeil naissent des images, un angle se précise. On savait depuis des jours que l'on avait envie de passer à l'action. On laissait son esprit vagabonder. Eurêka ! L'idée germe d'un coup, je me redresse et file au studio ou devant ma machine à écrire, l'ordinateur, mais papier et crayon

font aussi bien l'affaire.

Après deux semaines de vacances, cela peut vous prendre n'importe où, sur la cuvette des cabinets ou le temps de refermer une porte, hébété par la courbure de l'horizon ou dans le métro aux heures de pointe. Cela ne vient pas tout seul, non, il y a le temps de la maturation. On mâche et remâche. Il faut se détendre, laisser les formes venir à soi, comme lorsque l'on veut débusquer les images en relief d'un stéréogramme. S'appliquer et forcer font l'effet inverse. Tout est dans la préparation. Lorsque tous les éléments sont en place, la source jaillit. Cela ne vient pas tout seul, il faut le vouloir, préparer le terrain et laisser le temps faire son travail.

Au début, c'est facile. Un mélange de colère et d'insouciance propre à la jeunesse lui donne ses ailes. On pose les équations sur la page comme des évidences. On se découvre. Chapeau bas et révolte font bon ménage. On met toute sa vie à savoir qui l'on est, à établir la différence entre ce qui nous appartient en propre et ce qui nous a été légué. Il y a parfois de bons enfants, ceux qui ne nous inquiètent pas trop, il n'y a jamais de bons parents. Notre névrose naît de leur désir impossible à faire de nous ce que nous ne serons jamais. Eux-mêmes l'ont vécu et leurs parents avant eux. Jusqu'où faut-il remonter ? La névrose

est toujours familiale, mais chacun trace son chemin. La création est un bon exutoire. Autrement, j'aurais été un autre rebelle, aliéné, délinquant.

Mon ami Alain Monvoisin me confirme que tout figure déjà dans la première œuvre : « *Au temps de l'innocence succédera la ruse.* » Et lorsque l'amateurisme cède au métier, que l'on commence à gagner sa vie avec ce qui n'était qu'un passe-temps, que l'on devient un professionnel, que reste-t-il de la passion ? On apprend si bien à gérer qu'on en perdrait le goût. L'argent pervertit les meilleures intentions. Il n'y avait que du plaisir, c'est devenu rentable. Il ne reste plus qu'à faire le vide, à oublier pour pouvoir se souvenir. Se souvenir de la première fois. Du pourquoi, de tous les pourquoi qui s'abattaient les uns derrière les autres comme un château de cartes, lorsque, enfants, nous bâtissons des rêves sans que l'on nous oppose une impossibilité de fait : « *ça, on ne le verra jamais.* » Je fredonne *Le jardin extraordinaire*. L'école impose les réponses avant que ne se posent les questions, tuant la création dans l'œuf. Nous avons choisi de faire ce qui ne se fait pas. Nous ne serons jamais plus efficaces qu'en réalisant ce que nous ignorons, en s'y jetant à corps perdu, en se coltinant à la matière. Notre désir de revanche aiguisé la pensée qui coule dans nos veines et qui bout de ne pouvoir

*L'œil (ci-dessous).*



gicler son sang par tous les pores de la peau, par les yeux, par la gorge, par tous les trous. Laissons le reste aux artistes académiques, deux termes antinomiques, appellation pasteurisée. L'amateurisme est le maître mot, c'est étymologiquement celui qui aime. Aussi je veux toujours aimer. En ai-je le choix ?

## Une œuvre est une morale

*Un Drame Musical Instantané (Birgé Vitet Gorgé) « La Bourse et la vie » avec le Nouvel Orchestre Philharmonique dirigé par Yves Prin (version inédite, novembre 1984, 20mn, mp3)*



Cocteau affirme qu'une œuvre est une morale. Il critique ceux qui s'amuse sans arrière-pensée. Les intentions, si souvent absentes des œuvres exposées dans les musées et les galeries contemporaines, sont le nerf de la guerre. Pourquoi produire une pièce de plus sinon parce que le manque se fait douloureusement sentir ?

Je me réjouis des créations de mes collègues, c'est toujours cela de moins à faire ! Pas question non plus d'agir pour adhérer à une communauté. Les courants figent les gestes dans des poses de statues. Rejeter le communautarisme n'empêche pas de se fédérer, le syndicalisme devrait même reprendre du poil de la bête. Pourtant, si la solidarité est une nécessité sociale, la création reste individuelle. Elle n'interdit pas pour autant les collectifs, puisque l'on peut partager les mêmes convictions et que l'on produit de plus en plus souvent ensemble, par complémentarité.

La création à plusieurs est d'une richesse encore insoupçonnée. On est resté coincé sur le modèle romantique de l'artiste solitaire, mais les temps ont changé. La critique constructive devient le moteur de la création. Le sujet s'efface devant l'objet qui arbitre les conflits. Il est sain de se mesurer au regard des autres lorsque l'on partage les mêmes buts. L'artiste seul dans sa tour d'ivoire a vécu.

Il ne peut non plus échapper au réel, cette toile d'araignée qui tend à tout confondre : le virtuel est absorbé par ce réel qui vous colle à la peau comme une facture. Le système resserre son étai, les possédants veulent toujours plus de contrôle, le capital est prêt à tout pour augmenter son pouvoir, sans délai, ne visant que le profit à court terme, après moi le déluge... Les machines ont été programmées par des hommes, elles leur ressemblent, servilement, elles ne peuvent se révolter que par le bug, pas très créatif ! *Errare humanum est*. C'est l'erreur qui fait le style, la maladresse faite œuvre. Les bons élèves forment le troupeau des artistes

académistes, l'ennui. Paradoxalement, les révolutionnaires permettent au système de perdurer. Sans eux, il s'écroulerait de lui-même. Le consensus est toujours morbide.

La facilité pousse vers la modernité. La mode n'a d'intérêt que si on la lance. L'artiste doit réfléchir son époque par des prismes déformants, des miroirs brisés, des distances impossibles, des angles inédits. Son rôle est d'interroger les tabous, de revoir les conventions, de comprendre les raisons qui les ont institués. Paracelse écrivait : « *Je vous apporte la peste, moi je ne crains rien, je l'ai déjà.* »

## La composition instantanée

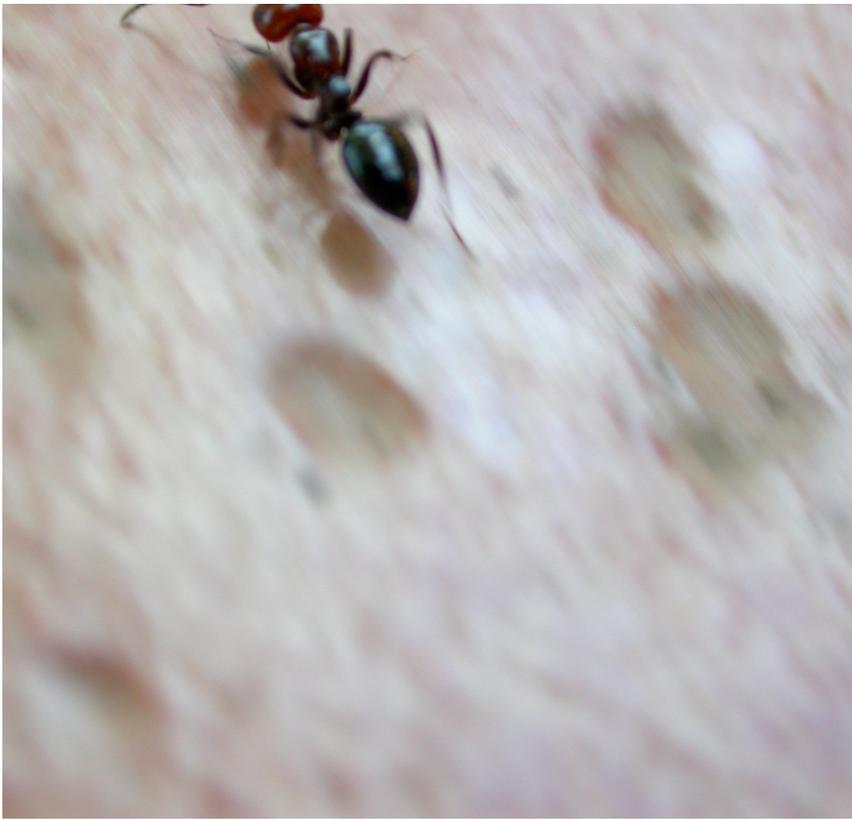
*Un Drame Musical Instantané «Gaza» avec J-J Birgé, Bernard Vitet, Nem, Philippe Deschepper, (inédit, octobre 2000, 4mn46, mp3)*



J'ai pris le risque de me laisser flâner au fil de mes pensées plutôt que de

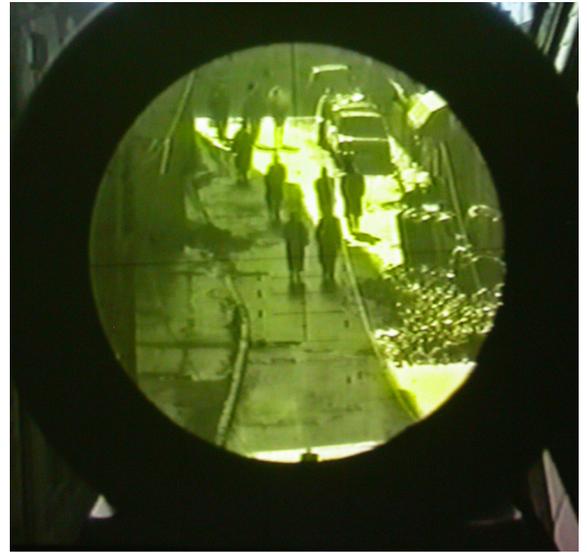
préparer mon plan. A prétendre traiter de l'instant créatif, pouvait-il en être autrement ? On crée donc en amont les conditions de confort, l'inconfort n'en étant qu'une des possibilités offertes, pour se détendre, la tension n'étant encore qu'une version de la méthode. Le risque est une des constituantes essentielles de la création. Emprunter une voie sans issue est monnaie courante. Le pire des risques est de n'en prendre aucun. Le petit laboratoire du pop'lab fonctionne comme une improvisation. Improviser n'existe pas. C'est toujours le fruit d'une longue préparation. Picasso, à qui l'on demandait combien de temps il mettait à peindre une toile, répondit : « *Cinq minutes et toute une vie.* » A la création d'Un Drame Musical Instantané, je préférerais le concept de composition instantanée opposée à celle de composition préalable. La création et l'interprétation sont confondues, ou, du moins, le temps qui les sépare est réduit à son minimum. Mais nous figions aussi le résultat de notre travail dans des objets manufacturés et reproductibles, les albums. En composant mes premiers travaux interactifs, des CD-Roms, je compris que je venais d'allier ce qui me plaisait le plus dans mes précédentes activités : fabriquer des objets démocratiques, figés aux petits oignons (présentation adaptée à l'œuvre elle-même) et pouvant se renouveler à chaque lecture ! Imaginez que vous insérez un disque de votre artiste favori dans le lecteur et qu'il vous en propose une interprétation chaque fois différente. Le rêve ! Donner à chaque utilisateur la possibilité de retrouver le plaisir du jeu que j'éprouve devant mes instruments était devenu une priorité.





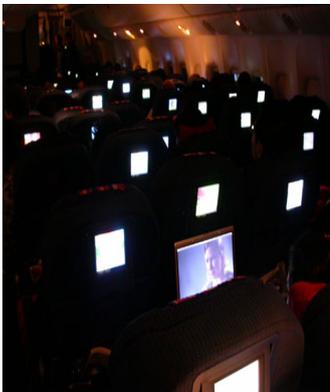
Le champ (ci-contre).

Photogramme tiré du «Sniper» (ci-dessous), première fiction tournée à Sarajevo pendant le Siège, court-métrage, 1994..



## Autant de Joconde

Site [LeCielEstBleu](#)  
Film «Le sniper»

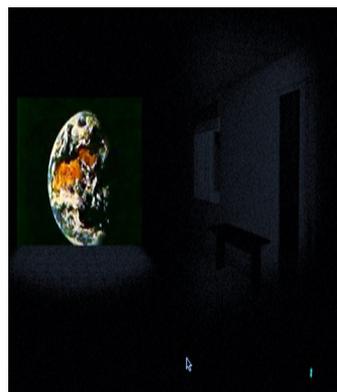


Pour qu'une œuvre soit réussie, elle doit générer autant d'interprétations qu'il y a de visiteurs. Ainsi au Louvre, il y a autant de *Joconde* que de touristes. Mais avant que l'objet ne m'échappe et soit livré en pâture à la critique et au spectacle, je reste coi devant la question qu'il me pose chaque fois que je l'entame. Ma motivation, si elle se précise avec les années, devient de plus en plus floue. Désirant me renouveler toujours, j'ai évidemment de plus en plus de mal à inventer des choses radicalement nouvelles. La seule manière que je puisse appliquer est celle de la Méthode, elle devient même discours lorsque je m'impose ici-même de la décortiquer. Reprendre tout depuis le début comme si c'était la première fois, avec les techniques apprises ou acquises depuis, semble

l'unique façon de répondre à mes vœux. Il s'agit de se replonger dans le passé, parfois très ancien, on l'aura compris, en se souvenant de la démarche intellectuelle qui nous fit alors poser les bases de notre vocabulaire. J'opère pareillement lorsqu'une question épineuse que je croyais résolue m'attrape à nouveau. Ainsi, il m'est arrivé deux fois depuis 1993 de sentir poindre la peur de la mort : j'ai aussitôt adopté la position que j'avais à Sarajevo pendant le Siège, lorsque je compris enfin ce dont il s'agissait, me libérant d'une angoisse qui m'encombrait depuis l'enfance. Je ferme les yeux et me téléporte intellectuellement dans le passé pour que ma peur se dissipe instantanément. Pour créer une œuvre qui satisfasse à mes exigences nouvelles, j'adopte la même technique, m'infligeant une délicieuse régression vers mes années adolescentes où tout semblait aller de soi.

## L'amorce (reprise)

Blog de [J-J Birgé](#)



La vie est une course d'obstacles. On en franchit un pour mieux affronter le suivant. C'est aussi pénible qu'excitant, aussi satisfaisant qu'éreintant. Au début, je pensais tester ce qu'est un blog en en faisant une simulation réelle. Obsessionnel, je me suis laissé prendre au jeu. Depuis deux ans, je publie un billet sept jours sur sept : un texte, une image, un titre. Le texte est souvent long. L'image accroche le lecteur. J'adore inventer des titres, je le fais pour les amis. Lorsque je suis sec, je sors une image de mon fond photographique et j'improvise. On peut toujours raconter quelque chose. Lorsque l'on monte sur scène sans aucune idée préconçue, les notes viennent d'elles-mêmes. Les doigts s'agitent. La pensée frémit. Une image est toujours évocatrice de quelque chose. Pas autant qu'un son, bien que j'en glisse peu dans mes billets. Le son se prête moins au Web que l'image. Le texte aussi, mais c'est ce qu'on me demande.

Quel événement m'a touché dans la journée ? Quelle musique ai-je entendue ? Quel film ai-je regardé ? A moins d'être très en colère, j'évite de parler de ce qui ne m'a pas plu. Il y a tant de belles choses. J'accumule les biscuits pour l'hiver. Les limites de mon soliloque me sont fixées par ma fille. Elle dessine le cadre de ma censure. Je n'écris pas ce qui pourrait la blesser si elle me lit. Pour le reste, c'est free style. Réflexions, anecdotes, chroniques, critiques, poésies, paroles de chansons, morceaux d'archives, redirections vers les sites vidéo, emprunts, tout est bon dans le cochon. Je passe souvent plus de temps à noter les liens hypertextes qu'au corps du délit. Chaque jour, j'essaye

d'insérer une pensée personnelle dans un sujet vaste ou d'élargir le champ de l'anecdote intime en développant quelque réflexion universelle. Je veux être un généraliste. Les spécialistes ne voient le monde que par un bout de la lorgnette. Ils sont dangereux.

Je publie le soir avant d'aller me coucher ou le matin en me levant. Cela me prend bien trois heures par jour. La contrainte est faible en regard de l'épanouissement. A neuf heures, j'ai déjà réalisé et produit quelque chose, la journée est amorcée. Je peux commencer à travailler.

**Jean-Jacques Birgé est un prototype à lui tout seul. Ce quinquadulescent a tâté du cinéma puis plongé dans la composition musicale et le design sonore. Il fait chanter les lapins communicants et cultive son blog au jour le jour avec la même gourmandise qu'il emploie à mitonner avec ses amis les réalisations multimédias les plus inventives («Machiavel», «Alphabet», «Somnambules»...). Né en 1952, c'est du haut de son expérience (30 albums) que le co-fondateur d'Un Drame Musical Instantané a choisi, pour répondre à l'invite du pop'lab, d'écrire un texte enrichi de liens et de sons parfois inédits. Un texte fort, qui improvise une réponse à la question de l'origine, non du monde, mais de la création.**

**“Ce texte m’a complètement libéré du mur de la nouveauté”**

Par un froid après-midi de décembre, Jean-Jacques Birgé reçoit avec chaleur (feu dans la cheminée, thé chaud et pommes au four). Ravi d'avoir installé en avant-première le dernier OS d'Apple, malgré le temps que l'exercice lui a pris. Autour de la table à manger s'engage la conversation, à bâtons rompus.

Des livres, des disques, des objets partout. Parmi les CD de ta bibliothèque on remarque un intérêt marqué pour les disques de Julie Driscoll. Tu es collectionneur ?

Je ne suis collectionneur de rien du tout. Ce ne sont que des outils, dont je peux disposer chaque fois que j'ai besoin de m'y référer. J'ai toujours eu la prétention d'être un inventeur - sauf qu'on n'invente jamais rien puisque c'est toujours le produit de ce qu'on a emmagasiné dans le passé. Par contre, on fait des liens hypertextes: dès que j'ai besoin de me référer, comme je suis un autodidacte et qu'il y a toujours un sentiment d'usurpation, j'ai une caution, une légitimation à portée de main.

Quand je parle d'un peintre à quelqu'un, j'ai besoin d'aller lui montrer une reproduction, comme j'ai besoin d'aller chercher un morceau de musique ou un fragment de film. Et donc, ces milliers de livres, de disques et de films, je les considère comme Google ou les encyclopédies. Le premier livre qui a compté pour moi, c'est le Petit Larousse. Les centaines d'instruments que je possède vont dans le même sens d'une forme encyclopédique. Ça me rassure de savoir que le mot que je cherche est dans le dico et que l'image que je cherche est le photogramme d'un film. Aujourd'hui, par exemple, je conseille fortement *les Entretiens de Varèse* (1955). Pendant trente ans on ne lui a pas donné les moyens de travailler. Ces entretiens sont complétés de la première mondiale de *Déserts*, première pièce pour orchestre et bande magnétique, ça hurle dans la salle, qui fait des bruits de poulet (la salle, hein ! pas Varèse). Ça ne remonte pas forcément le moral.

Comment t'est venue l'idée de réfléchir sur l'étincelle de la création pour ce pop'lab ?

Je me suis demandé ce que je pourrais bien raconter, puisque je tiens un blog quotidien, que j'écris des longs articles, que je fais des conférences...

Il y a une préface à ce texte : ça fait dix ans que je suis coincé pour inventer quelque chose au niveau musical. J'ai inventé avant, mais plus on vieillit, plus ça devient dur. C'est facile à gérer, on profite de ce qu'on a fait avant : je réponds aux commandes, certes, mais je ne vais plus de moi-même dans le studio. J'ai essayé de créer dans des domaines nouveaux, car faire ce qu'on ne sait pas faire est le seul moyen de continuer à inventer : je me suis mis à écrire, à faire de la pédagogie un peu partout, du multimédia...

Je me suis posé la question : puisque j'ai du mal à continuer à inventer, comment ai-je fait pour inventer ? Et évidemment en écrivant, je me suis rendu compte que la nouveauté est un leurre, que je n'ai jamais trouvé que jeune et que je n'ai pas fait exprès. Bernard Vitet, l'ami dont je suis le plus proche depuis 30-ouh 32 ans je crois, qui est mon père et dont je suis la mère, me dit « mais non, c'est pas original qu'il faut être, c'est personnel ».

Pour travailler, il me faut être deux. Ou trois. J'ai collaboré avec Nicolas Claus, Frédéric Durieu ou encore Antoine Schmitt. Une des raisons pour lesquelles j'avais arrêté la musique, c'est que je ne pouvais plus travailler avec Bernard, qui, à 73 ans, n'est plus à mon rythme. Je m'ennuie avec les gens que je rencontre, car j'ai eu la chance de connaître les plus grands et de leur poser toutes les questions que je voulais : John Cage, Frank Zappa, il n'y en a qu'un qui n'a pas répondu à mes questions, c'était Godard mais je considère qu'il a répondu avec ses films... Et puis, de toute façon j'ai oublié ce que j'ai bien pu lui demander...

Grâce au pop'lab et aux discussions que j'ai eues avec des amis, dont mon voisin (qui s'appelle Alain Monvoisin), c'est en pensant à comment j'ai fait quand il y avait de l'innocence et que ça se faisait naturellement, que j'ai compris qu'il me fallait repartir en arrière et refaire des gestes anciens, retrouver la démarche que j'avais eue depuis le début au lieu de chercher la nouveauté. Ce texte m'a beaucoup aidé, il m'a complètement libéré du mur de la nouveauté. L'invention pâtissait d'un désir de plaisir et il fallait m'en dégager totalement. Comme à mes débuts, j'avais plutôt envie de ne pas plaire, à tel point que j'essayais d'empêcher le public d'applaudir à la fin de mes concerts. Ça m'angoissait comme les applaudissements des foules dans les stades, je ne supporte pas le sport et la compétition, j'ai toujours l'impression que c'est l'école de la guerre. Hurler quelque chose d'original, ça me convient, qu'il s'agisse de rejet ou de passion, mais sur le mode de l'expression individuelle. Je me suis dit : tout ce que je fais aujourd'hui, c'est de la maîtrise et de la sécurité. Je peux monter sur scène avec n'importe quel musicien et jouer avec lui, je n'ai pas peur, je sais faire des choses qui marchent. Pour inventer, il faut

donc repartir à zéro. Qu'est-ce qui m'intéressait lorsque j'avais 15-20 ans et que je ne savais rien faire et que je faisais quand même ? Au lieu de prendre mes synthés, j'ai pensé qu'il me fallait un instrument dont je ne sais pas jouer, un trombone ou un violon, pour revenir à une sorte d'art brut de source et retrouver la fraîcheur que je recherche le matin en me réveillant. « Le matin ne pas se raser les antennes », cette phrase de Cocteau est inscrite sur ma carte de visite. Ma démarche: ne pas plaire - déranger -, c'est la seule chose qui peut me plaire.

**Ce besoin de fraîcheur et de nouveauté, est-ce ce qui t'a poussé vers les nouvelles technologies ? Et ces technos qui sont toujours plus nouvelles ne portent-elles pas en elles leur obsolescence ?**

Mais on peut pousser les machines dans leurs retranchements, dans les utilisations perverses que leurs fabricants n'avaient pas prévues ! Même les jouets, j'adore les jouets, les objets dont on joue, les nouvelles technologies comme jouets amusants, en cherchant comment on va pouvoir les pervertir, en les utilisant au-delà de ce qu'avait prévu leur inventeur : on fait flipper la machine, pour arriver à avoir des sons bizarres. Je suis impatient de savoir quel téléphone nouvelle génération je vais acheter, iPhone ou Nokia N95 (il a finalement craqué pour l'iPhone, ndlr)... Je continue à me brancher sur tous ces instruments : lorsque je vais dans un magasin, je demande qu'est-ce que vous avez de nouveau qui fait des trucs barjots ? Mais je ne suis pas féruciste, d'ailleurs je revends les instruments dont je ne me suis pas servi au bout de 10 ans. Je ne construis pas de nouvelles bibliothèques... Encore une fois, ce sont des outils, pas des collections.

**Dans ce retour aux origines, y avait-il aussi l'idée de la transmission, sur le thème, voilà, j'ai passé 50 ans, ça peut servir... ?**

Oui. Mais au moment où je crée, je ne pense pas que ça puisse servir. Tout ce que je fais, du type écrit, j'espère être utile, la gestion de mes acquis, de mon « heuvre », ça fait partie de la générosité de donner, et c'est une autre démarche qui n'est pas créative. La création, ce n'est pas généreux. C'est vachement égoïste. Si on essaye de plaire, on est cuit. Mais plaire au sens d'être utile, c'est dire, si avec tes calamars, tu ajoutes un carré de chocolat qui dissipe l'amertume, le plat va être plus plaisant.

**Tu mets du chocolat dans les calamars !?**

Si c'est amer. Dès qu'il y a de l'amertume, il faut y aller avec le sucre.

**Tu es aussi autodidacte en cuisine ?**

Euuuuuh. Oui. Mais j'ai une devise

familiale: « Manger avec quelqu'un qui n'a pas d'appétit, c'est discuter beaux-arts avec un abruti. » J'ai un passif : impro soupe. J'improvise exactement la cuisine comme en musique, en rattrapant une maladresse par un carré de chocolat. Je fais attention, j'écoute les anciens, j'ai bénéficié du savoir de puits de science et le peu que j'en ai retiré, il est de mon devoir de le réinjecter. Passe à ton voisin. Ce que j'ai inventé, je dois au moins la méthode à des gens qui m'ont précédé.

### Tu dresses un portrait de toi en digne héritier du XX<sup>e</sup> siècle.

En quelque sorte. Nous sommes la dernière génération d'encyclopédistes actifs, en ajoutant ce rapport typique des années 70 selon lequel quand tu as une idée, tu la mets à l'épreuve de la pratique. Attends, j'arrête les pommes... (les pommes au four délicieusement caramélisées, ndlr). La théorie et la pratique, il faut se mouiller. Et j'ai voulu savoir pourquoi on faisait une musique de dingues qui ne ressemblait à rien. Je me suis creusé le ciboulot pour comprendre comment c'était venu. Il a bien fallu théoriser pour comprendre. Comment le blues, le jazz, le rock, presque toute la musique populaire d'aujourd'hui, viennent d'Afrique, pourquoi la musique contemporaine, ce n'est pas Schönberg qui applique aux douze sons le génie de Bach, mais Varèse qui est tellement nouveau : l'idée de sons organisés, pas de bruit et de musique mais des sons organisés, d'où cela lui vient-il ? Les filiations, on peut les voir chez Schönberg mais pas chez Varèse. D'où vient Varèse ? De Berlioz qu'il a dirigé et qui était d'ailleurs autodidacte et guitariste. La tradition française rencontre la civilisation américaine. Bref, j'ai essayé de raconter des trucs sincères, avec une certaine naïveté et en évitant le langage universitaire. Je ne crois pas à la classe à laquelle je suis censé appartenir, mon public est partout, sans *a priori* et sans pouvoir à défendre.

### Le génie aujourd'hui, c'est quoi ?

Précurseur, j'aurai toujours un métro d'avance: c'est parce que par exemple aujourd'hui je me suis fait chier à installer Leopard (le nouvel OS, le « cerveau » de l'ordinateur, d'Apple, ndlr) que je saurai demain aider quiconque me le demandera. Les jeunes ont l'impression de tout inventer mais je sais très bien à qui je dois : à Godard, Lacan, Jean-André Fieschi qui m'a donné ma trousse à outils, un homme d'une intelligence prodigieuse mais un génie suicidaire dans sa pratique.

### Pourquoi n'aurais-tu pas produit ce texte sur ton blog, puisque tu dis prendre beaucoup de plaisir à l'alimenter depuis deux ans ?

Je ne pourrais pas produire des

développements aussi longs. En écrivant tous les jours, le blog est quand même un exercice de style limité dans ses sujets et développements. Le mien n'est pas très différent d'une auberge espagnole, ça va de la recette de la soupe miso à des billets pratiques ou des sujets politiques ou une critique de disque. Je mixe sujets légers et graves.

### Tu disais que ce pop'lab t'avait permis d'avancer dans ta pratique artistique, en quel sens ?

Deux phénomènes sont intervenus. D'abord j'ai bien gagné ma vie ces derniers mois et ça m'a sécurisé (un artiste passe souvent par des périodes plus ou moins fastes). Et ce texte m'a permis de réfléchir, j'ai joué le jeu, l'intérêt dans ce projet, c'est que ce n'est pas une digestion mais une réflexion en amont. Je ne savais pas où j'irai en commençant. Il y a ce texte d'Eisenstein, dans la première lettre des *Nouveaux mystères de New York*, film sublime de Jean-André Fieschi dont il prétend qu'il a été effacé par le temps : « *Il ne s'agit pas de représenter à l'attention du spectateur un processus qui a achevé son cours (œuvre morte), mais au contraire d'entraîner le spectateur dans le cours du processus (œuvre vivante).* » Ce que j'ai appris sur moi dans ce discours de la méthode, c'est que m'intéressent autant le résultat que la manière de l'obtenir. Deux cents personnes sont passées par le Drame Musical Instantané (Un dmi), j'en ai viré certains, je ne suis brouillé avec aucun, je fais toujours attention à rester correct. La fin, non, ce n'est pas vrai qu'elle justifie les moyens. C'est formidable de comprendre la genèse d'un projet autant que le projet lui-même. Les formes que j'ai adoptées, cinéma et musique, ont plus à voir avec le temps et la durée, un film c'est l'art du temps. Avec un tableau, tu embrasses d'un coup l'œuvre. Je n'ai pas voulu faire œuvre au démarrage, mais c'est la durée qui m'intéresse. Je ne crois qu'à la magie et à l'état de grâce, mon passé c'est le cinéma et l'effet magique du montage, qui fait que le sens chavire en un 24<sup>e</sup> de seconde.

### Comment procèderas-tu aujourd'hui que ce pop'lab est écrit pour rallumer l'étincelle créative ?

Je sais ce que je vais faire. Je vais écrire un opéra, cet ancêtre du multimédia qui historiquement réunissait les autres arts. Et pour l'écrire, je vais utiliser tout ce que je ne sais pas faire. Ça prendra un, deux, trois ou quatre ans, je m'en fous, je le fais à temps perdu sans aucun modèle économique, je sollicite des gens qui me sont très chers avec toutes les voix dont j'ai toujours rêvé. Je suis déjà dans la réflexion sur le livret. Ce pop'lab m'a aidé à me débarrasser de l'avenir.

recueilli par *élisabeth lebovici* et *annick rivoire* poptronics

### la playliste de jean-jacques birgé (au 5/11/2007)

#### musique (dans le salon)

Scott Walker (*les trois derniers*)  
Fausto Romitelli, *Professor Bad Trip*  
et *An Index of Metal*  
Michael Mantler (tout)  
Julie Driscoll avec Brian Auger and the Trinity (tout)  
Pascale Labbé, *Les lèvres nues*  
Brigitte Fontaine (tous les premiers)  
Steve Nieve & Muriel Teodori, *Welcome to the Voice*  
Robert Wyatt, *Comicopera*  
Kronos String Quartet (tout)  
Pas mal de disques du label Nato  
*Entretiens avec Edgard Varèse*, par Georges Charbonnier

#### cinéma (au premier étage, en dvd sur grand écran)

L.F. Céline, *Entretiens*  
Robert Lepage, *La face cachée de la lune*  
R.W. Fassbinder, *Berlin Alexanderplatz*,  
*Du praxinoscope au cellul*  
Carmelo Bene, *Notre dame des Turcs Heroes* (saison 1)  
Mizoguchi Kenji (les coffrets)  
Terry Tzvigoff, *Crumb*  
Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, *Moïse et Aaron*  
Sacha Guitry, *Ceux de chez nous*  
Fernand Deligny, *Le moindre geste*

#### expositions

Nicolas Clauss, *Or not toupie* (au Petit Théâtre de la Friche Belle de Mai à Marseille)  
Rijksmuseum et Musée Van Gogh à Amsterdam

#### théâtre

*Le projet Andersen* de Robert Lepage

#### fil RSS (sur le portable)

<http://www.my-os.net/blog/>  
<http://www.nato-glob.blogspot.com/>  
<http://www.poptronics.fr/>  
<http://architectradure.blogspot.com/>  
<http://blog.allumesdujazz.com/>

#### littérature (en déplacement)

*Fidel Castro, Biographie à deux voix*, Ignacio Ramonet  
*Suite française*, Irène Némirovsky  
*Les fourmis, etc.*, Bernard Werber  
*Lunar Park*, Bret Easton Ellis

#### revues (abonné)

*Le Monde Diplomatique*  
*Les Cahiers du Cinéma*  
*SVM Mac*  
*Muziq*

#### sites (les miens)

<http://www.drame.org> (site perso)  
<http://www.somnambules.net> &

<http://www.flyingpuppet.com> (collab. avec Nicolas Clauss)  
<http://www.lecielestbleu.com> (collab. avec Frédéric Durieu)  
<http://nabazmob.free.fr> (collab. avec Antoine Schmitt)

#### en cours

Blog quotidien  
<http://www.drame.org/blog>  
Représentations de l'opéra *Nabaz'mob*  
Prolifération sonore du lapin Nabaztag  
Opéra avec Franck Vigroux  
Musique de films pour Pierre-Oscar Lévy  
Conférences sur le design sonore  
Partir loin (demain)

#### en projet

Reprendre le blog le 29 janvier  
Inventer une nouvelle installation avec Nicolas Clauss  
Rejouer de temps en temps sur scène (entre autres avec les filles de Donkey Monkey, comme le 13/03 au Triton, les Lilas)  
Reprendre mon livre du son sur l'image

#### icone (en une) (merci Nicolas)

<http://www.flyingpuppet.com/shock/jjb.htm>

poplab'6  
01' 2008'  
jean-jacques birgé'  
l'étincelle'  
7 pages

édité par poptronics,  
sarl au capital de 5000 euros  
RCS 498 329 143 00016

<http://www.poptronics.fr>

directrice de publication 'annick rivoire  
rédactrice en chef' *élisabeth lebovici*  
direction artistique, design graphique' *christophe jacquet dit toffe*,  
studio général'

